

Krystyna Antkowiak

LES VOYAGES EXISTENTIELS DANS LES PRISONS
DE MARGUERITE DE NAVARRE

A l'encontre de son titre qui évoque l'immobilité, le poème de Marguerite décrit le mouvement: le voyage d'un être humain qui, libéré de la prison d'amour, s'enivre de sa liberté et lors de la pérégrination à travers le monde s'engage dans différentes activités.

Le héros était prisonnier de l'Amour parce qu'il croyait à la perfection de sa dame. Cette prison l'empêchait de voir et d'admirer la beauté du monde et de la Nature, de connaître et d'apprécier les acquis de la civilisation et de la culture, elle le privait aussi de toute activité ce qui s'opposait à la nature de l'homme:

Comme long temps mes mains furent oysives!

Comme mes piedz de leurs façons nayves,

Furent tournez myeulx, ayment séjourner

En lieu fascheux que de se proumèner?

(I, 591—594¹)

Au moment où il apprend l'infidélité de sa dame, il se libère de la prison d'amour. Cette libération apparaît comme un fait positif: l'homme ne sert plus l'idéal douteux et devient capable de voir la beauté de la nature.

Son premier mouvement de liberté, c'est le voyage „cosmique” de ses yeux à travers la terre, le ciel et la mer. Le sentiment que le spectacle de l'univers fait naître, c'est l'admiration de sa beauté:

Le ciel d'asur plain d'extresme beaulté [...]

(II, 36)

Que ceste mer je trovay admirable!

(II, 121)

¹ Cité d'après *Les Prisons*, édition et commentaire par S. Glasson, Librairie Droz, Genève 1978, (livre, vers).

Tout ébloui qu'il soit par le spectacle qui s'offre à ses yeux, le héros n'en est pas moins capable de réflexion, et l'émotion s'accompagne de reconnaissance de la bonté et de la puissance divines, ce qui fait que l'homme s'humilie devant son Créateur:

O! quel pover a ceste main qui serre
Un si grand corps en ung limitté lieu:
Autre elle n'a, sinon celluy de Dieu.
(II, 138—140)

L'admiration pour l'oeuvre et pour son Créateur permettent à l'homme de comprendre son propre destin et sa place dans le monde:

Je ne sçavoys pourquoy Dieu fist la teste
De l'homme en hault, differente à la beste;
Mais maintenant, je puy bien advouer
Que ce ne fut sinon pour le louer!
(II, 65—68)

Louer son Seigneur est donc le destin de l'homme; le monde avec sa beauté et sa perfection doit constituer pour lui le chemin qui mène vers Dieu.

On a vu que l'homme était prisonnier à cause de son ignorance (il ne connaissait pas l'infidélité de sa dame). Au moment où il a appris la vérité, il s'est libéré, et ce premier mouvement de liberté possédait un aspect cognitif: l'homme a connu la beauté du monde et le sens de sa vie. Dans le schéma de ce premier voyage, on peut apercevoir le rapport entre l'ignorance et l'emprisonnement d'un côté et, entre la prise du savoir et la libération de l'autre. Ce schéma, on le retrouve aussi dans deux voyages suivants: terrestre et intellectuel. Si, jusqu'à présent, lors du voyage „cosmique”, l'homme admirait la beauté de la nature, le voyage terrestre naît de l'éblouissement par la splendeur de l'architecture:

Je lessay là la mer et ses bateaux
Pour aller veoir et villes et chasteaux,
Palais, jardins [...]
(II, 145—147)

Et c'est, peut-être, à cause de cet éblouissement que le voyageur ne reconnaît pas que la splendeur des constructions n'est que

paradis de delices
Dont les beaultez font ignorer les vices
(II, 147—148)

Les méfaits de la civilisation ne tardent pas à se manifester: l'homme prend envie de bâtir et d'orner les maisons, de posséder les terres ce qui le rend esclave de l'Ambition; celle-ci le pousse à désirer les biens matériels qui lui permettront de satisfaire à l'Ambition. Ainsi devient-il en plus esclave de l'Avarice.

Dans la suite de son voyage, lors de la visite des églises, il reste ébloui par leur somptuosité et richesse, ce qui pourtant ne dirige pas ses pensées vers Dieu, mais fait naître chez lui le désir de fonder une église:

Pour delaisser aux pierres [sa] memoire,
Et aquerir par les pierres la gloire
De vray salut.
(II, 237)

En plus, il pense aussi qu'il lui sera plus facile d'avoir l'absolution de ses péchés puisqu'il a „de quoi les satisfaire” (II, 242). Ainsi devient-il esclave de l'Hypocrisie qui fait considérer les gestes extérieurs et la satisfaction des ambitions mondaines comme les signes de piété.

En continuant son voyage, il arrive à la cour où il se laisse impressionner par les attraits de la vie mondaine: il prend goût aux tournois et aux festins; ayant rejeté l'amour parfait, il tombe dans la prison de la Cupidité; c'est ainsi qu'il embrasse la carrière de courtisan et tout en

Souffrant la peur de la guerre et de l'unde
(II, 424)

il reste persuadé qu'il suit un juste chemin d'honneur et de vertu:

Et qui plus est, je me persuadoys
Que d'aquerir ce que bien je cuydoys
Et vray honneur, c'estoit louable chose,
Monstrant vertu dedans le cueur enclose.
(II, 425—429)

Lorsqu'il se met à étudier, ce n'est pas non plus par l'amour de la science, mais pour acquérir la gloire mondaine, „le bruit d'estre un homme sage et sçavant” (II, 454). Et cette mise à profit intéressée de la science constitue un piège de plus dans lequel tombe le héros enivré par sa liberté. Ce qui est pire, c'est qu'il ne se rend pas compte de sa misère et se croit heureux:

[...] plus contant suys que ne fuz jamais,
Car de plaisir, d'honneur et de richesse
M'a departy Fortune à grand largesse:

J'ay d'ung chascun l'amour et la faveur,
 Et mon sçavoir, aprins à grand ferveur,
 Me fait avoir au monde telle estime,
 Que arrivé suys, ce me semble, à la cyme
 De mon désir, qui me rend trescontant.

(II, 520—527)

C'est ainsi que se termine le voyage terrestre dont les effets ne sont pas aussi heureux que ceux du voyage „cosmique”: si le spectacle de l'univers a dirigé l'âme humaine vers Dieu, le contact avec la civilisation a détourné l'homme de son destin: au lieu de rendre grâces à Dieu, il s'occupe des affaires mondaines et temporelles, et le monde n'est plus pour lui le chemin qui conduit vers Dieu, mais un piège, un obstacle qui l'empêche de s'approcher de son Créateur.

Mais si cet échec était possible, c'est que l'homme ignorait la nature vicieuse de la vie mondaine: c'est son ignorance qui l'a mis de nouveau en prison.

Il serait resté pour toujours le prisonnier des vices mondaines, si le vieillard qui se dit „de science Amateur” ne lui avait pas fait comprendre que les attraits de la vie mondaine ne sont qu'apparents, que la liberté n'est qu'une autre captivité, que le bonheur terrestre est décevant car la Fortune est muable et aucune réussite n'est définitive; en plus, la poursuite du bonheur finit toujours mal aussi bien pour ceux qui ont réussi que pour ceux qui ont échoué: les premiers, ayant atteint le bonheur, „crainctifz, poureux de le perdre [...] deviennent” (II, 760), les seconds maudissent „l'heure, le temps, le jour / Que aux troys tyrans ont eu foy ny amour” (II, 757—758). La poursuite du bonheur terrestre rend non seulement l'âme humaine captive, mais, qui pis est, la remplit d'inquiétude et d'insatisfaction.

Ainsy le cueur, de tourment en tourment,
 Monte, descend, et de tous costez tourne,
 Tant qu'en ung point jamais il ne séjourne [...]

(II, 766—768)

Le vieillard lui explique aussi que les vices et la poursuite du bonheur éloignent l'homme de son prochain et de Dieu, par conséquent l'homme perd sa similitude à Dieu et devient „à la beste semblable”. L'attachement au monde temporel s'avère néfaste aussi bien sur le plan naturel que surnaturel. Comme le moyen de sa libérer de la prison mondaine et de comprendre en quoi consiste la vraie vertu, le vieillard propose la lecture des oeuvres philosophiques — la sagesse humaine aidera le héros à trouver la liberté et la vertu. Comme le degré supérieur de cette éducation morale, il indique la lecture de la Sainte Ecri-

ture qui communique l'enseignement de Dieu et offre le plus bel exemple de la vertu: l'histoire de Jésus Christ.

C'est ainsi que commence le troisième voyage: le cheminement intellectuel. Cette fois, c'est la „fantasie” qui se promène:

Car de [son] corps [le héros] ne bougeoit d'ung lieu.
(III, 369)

Au début, les effets de ce voyage sont favorables: le voyageur prend conscience de sa propre „deffiance” (II, 956) et il voit clairement, sans se laisser tromper par les apparences, „le vice en sa laideur” (II, 957). Ces bienfaits se laissent sentir bientôt sur le plan moral:

Et moy fuz semblable à cerf ou veau
Me retrouvay ung homme tout nouveau,
Doulx, passient, sobre, chaste et joyeux,
Prudent, piteux, misericordieux,
Et liberal, fidelle, ferme et fort,
Ne me troublant pour vie ne pour mort.
(II, 979—984)

Et pourtant, il ne tardera pas à tomber dans un autre piège: délivré de la prison des plaisirs mondains, il deviendra prisonnier du plaisir intellectuel, et, comme avant, il ne trouvera pas de repos car celui qui se met à étudier

N'a nul repos, mais toujours va avant
En désirant le sçavoir du sçavant
(III, 45—46)

L'étude des oeuvres théologiques, à cause des différences entre les docteurs „irrefragables, [...] subtilz, seraphicques, amables” (III, 231—232), le remplit d'inquiétude et de désespoir:

A retourner ces livres m'arrestay,
Mais les lisant bien peu me contentay,
Voyant en eulx si forte difference
Que par les ungs me croissoit l'esperance
Et desespoir par les autres venoit,
Leur different en horreur me tenoit
Ung jour joyeux, ravy jusques aux cyculx.
L'autre damné, fascheux et soucieux.
(III, 261—268)

Au moment, où il aborde la lecture de la Bible, sa raison se révèle incapable de comprendre le sens du christianisme: il ne déduit de l'An-

cien Testament que la nécessité de faire pénitence et de pratiquer de bonnes oeuvres pour mériter le salut de l'âme. N'ayant pas compris le sens de la Bible, il demeure prisonnier de la lettre.

Velà commant, enfermé dans la lettre,
En liberté je pensoys du tout estre.
(III, 329—330)

Encore une fois l'ignorance l'emprisonne. Cette fois, elle est plus grave parce qu'elle concerne la vérité de Dieu. Aussi la prison dans laquelle elle va mettre notre héros sera-t-elle pire, le voyage intellectuel finit dans la prison d'Orgueil: le „cuyder de sçavoir" pousse l'homme à se croire „mys desjà au reng des anges" (III, 379—388) et être exempte de la souffrance et de la mort. En plus, puisqu'il accomplit de bonnes oeuvres, il devient persuadé de sa perfection et remercie Dieu de ne pas être

tel que le povre homme
Que publiquain ou grand pecheur l'on nomme,
Larron, meurtrier, faulx tesmoing, adultere.
(III, 407—409)

La prison d'Orgueil est la pire de toutes parce que, cette fois, le „péché ressemble à la vertu" (III, 431) et l'homme, qui se croit proche de Dieu, s'éloigne de Lui: à cause de sa fierté, il devient étranger au christianisme qui est une religion d'humilité. Mais cette fois, sa raison n'est plus capable de triompher de l'ignorance. De cette dernière prison, l'homme ne pourra pas se délivrer par ses propres forces.

C'est ainsi que se termine son cheminement à travers la terre et à travers les idées. Même si le premier mouvement de liberté a eu d'heureux résultats, ces trois voyages sont, au fond, un échec, car ils ne sont qu'une suite de libérations et d'emprisonnements. Ces voyages dans lesquels l'ignorance alternait avec la prise du savoir s'achèvent par le triomphe de celle-là.

En fin de compte, le bien acquis n'est qu'apparent ou même faux. Même s'il se croit heureux, l'homme ne se sent jamais ni en sûreté ni en repos car, par envie d'avoir ou de savoir plus, il est toujours tourmenté par le désir des nouveaux voyages.

La vérité que l'homme essayait d'acquérir lors du voyage intellectuel ne lui a pas apporté la liberté totale et définitive. Pourquoi?

Pour répondre à cette question, remarquons d'abord que les conditions dans lesquelles s'effectuent les voyages: intellectuel et terrestre, ne sont pas les mêmes que celles du voyage „cosmique": à cause de sa faiblesse, l'homme, s'est détourné de son destin: au lieu de louer Dieu,

il a dirigé son regard vers la terre et s'est laissé impressionner par la civilisation:

Mais ma foiblesse enfin, par forte guerre,
Me contraignit de regarder la terre,
Là où je viz tout le plaisir que l'oeil
Peult regarder, qui souvent fine en duell.

(II, 73—76)

Le voyage terrestre a été entrepris un peu par hasard, l'homme ayant été frappé par l'attrait extérieur des choses.

Lors de son cheminement à travers les idées, il ne suit pas non plus un plan précis: ébloui par la richesse du savoir, il ne veut qu'en acquérir toujours plus sans se demander où ce savoir va le mener.

Remarquons aussi que sa connaissance de la réalité se fait par les sens (les yeux) ou par la raison — les moyens humains dont chacun, à un certain moment, s'est montré imparfait.

Enfin, la réalité qui constitue l'objet de son savoir, est la réalité temporelle et terrestre, et le bonheur que l'homme pense acquérir se réalise uniquement dans le cadre des valeurs terrestres: l'honneur et la richesse; lorsqu'il lève ses pensées vers Dieu, ce n'est que pour Le prier de prolonger son bien-être terrestre:

Car la beaulté du monde me plaist tant,
Que l'Eternel, que je prie jours et nuictz,
Me donne plus de plaisir que d'ennuys.

(II, 528—530)

Il ne me fault que bonne et longue vie,
Car d'estre icy sans mourir j'ay envie.

(II, 535—536)

Les deux voyages s'effectuent donc uniquement dans le cadre naturel. Serait-ce la raison pour laquelle, quel que soit l'effort de l'homme, celui-ci finit toujours par demeurer prisonnier de l'ignorance, de l'inquiétude et de l'insatisfaction?

Et pourtant l'homme trouvera sa liberté. Cependant, ce ne sera pas par ses propres forces, mais grâce à la miséricorde de Dieu qui, ayant pris pitié de lui, lui montrera le chemin vers la liberté et la vérité. Cette fois, l'illumination venant de Dieu n'aura lieu ni dans les yeux, ni dans la raison: la lumière divine transpercera le coeur:

Ce feu par qui tout mal est consumé,
Pour mon oeil cloz ne fut moins alumé
Dedans mon cueur, qui de luy fut espris
Avant que l'oeil l'eust conceu ne compris.

(III, 495—498)

Ce sont deux fragments de l'Évangile par lesquels s'effectue cette illumination. Le premier parle de la logique particulière du christianisme, qui est différente de celle du monde temporel.

Et la façon fut en lisant un g texte
 Où Jesuchrist sa bonté manifeste,
 Disant à Dieu: „Pere, je te rendz graces,
 Qui aux petis et à personnes basses
 As revelé les tresors et secretz,
 Et aux sçavants, gentz doctes et discretz,
 Les as cachez; tel est ton bon plaisir.
 (III, 483—489)

Le second définit Dieu comme le seul être qui existe vraiment et à côté de qui d'autres créatures ne sont Rien:

Je suys qui suys, que oeil vivant ne peut veoir.
 (III, 520)

Les effets de cette illumination sont immédiats: l'homme se délivre de son orgueil et comprend que le seul vrai savoir est celui qui concerne Dieu. Et, c'est dans ce nouvel état d'esprit qu'il commence un nouveau cheminement — le cheminement spirituel. Dans les mêmes livres qu'il lisait avant, il cherche maintenant la trace de Dieu, et le monde où chaque créature témoigne de la présence divine devient à nouveau pour lui le chemin vers le Créateur. Mais finalement, c'est dans le livre d'une femme² qu'il apprendra que le chemin le plus sûr qui mène vers Dieu, c'est le chemin de l'amour. Au terme de son cheminement spirituel, il comprendra que la vraie liberté est en Dieu:

O forte Amour, à qui tout est soubzmys
 De recevoir ce Rien par ton misterel
 Ceste voix là ne puy ny ne doy taire:
 Que où l'esprit est divin et vehement,
 La liberté y est parfaitement.
 (III, 3210—3214)

C'est ainsi que l'homme acquiert sa liberté: il n'était pas en état d'y arriver par ses propres moyens intellectuels, incapable qu'il était de passer du cadre naturel au surnaturel, du temporel à l'éternel, et cette impossibilité voue à l'échec sa recherche de la liberté et de la vérité, celles-ci se trouvant dans un autre cadre. Ainsi l'homme apparaît-il comme une créature tragique, déchirée entre deux réalités: celle où il

² Il s'agit d'un dialogue allégorique, le *Miroir des Simples Ames*, écrit probablement par Marguerite Porete (XIII^e siècle). Voir là-dessus, *ibidem*, p. 47 et sq.

vit, et celle où se trouvent les valeurs essentielles pour lui: la liberté et la vérité. C'est pourquoi son voyage, effectué uniquement par les forces humaines et à travers les affaires mondaines, n'est pas une activité constructive ni consciente; entrepris sous l'influence des impressions, il ne peut être qu'une errance à travers les fautes et les péchés. Si Dieu ne montre pas le chemin, cette errance du pauvre „viateur” ne le mène pas à bonne fin.

Université de Łódź
Pologne

Krystyna Antkowiak

PODRÓŻE EGZYSTENCJALNE W *PRISONS* MAŁGORZATY Z NAWARRY

Główny wątek akcji ostatniego poematu Małgorzaty z Nawarry, stopniowe wyzwalamie się duszy ludzkiej z krępujących ją w jej dążeniu do Boga więzów: więzienia namiętności miłosnej, więzienia ambicji ziemskich i więzienia pychy płynącej z wiedzy zamkniętej w martwej literze, interpretuje autorka jako kolejne podróże: ziemską i intelektualną, kończące się jednakże klęską bohatera. Prawdziwą drogę do wolności i prawdy znajduje on na drodze duchowego zjednoczenia z Bogiem.